

chaude. Laissez refroidir, après quoi jetez assez de farine pour en faire une pâte ayant la consistance de la crème, en prenant un soin particulier de défaire tous les *mottes*. Ajoutez autant de la résine en poudre qu'il pourra en tenir, sur la face d'un douze sous et donnez au tout une odeur agréable au moyen de 5 à 6 clous de girofle. Ayez sur le feu une tasse à thé d'eau bouillante, jetez-y le mélange précédent, tout en remuant continuellement. En quelques minutes, le tout acquerra la consistance d'une bouillie ordinaire. Jetez enfin la matière dans un vase de terre ou de porcelaine, laissez refroidir, couvrez le vase et placez-le dans un lieu frais. Lorsque vous voudrez vous en servir, vous en prendrez une certaine quantité que vous ferez éclaircir dans l'eau chaude. — J. D. S.

Moyen d'empêcher les oiseaux de déterrer les grains le printemps

Le *Country Gentleman* nous donne le moyen suivant :
 "Le moyen le plus généralement employé par les cultivateurs de ce pays pour empêcher les oiseaux de déterrer les grains au printemps consiste à mettre la sémence, disons à minot dans une cuve ou tout autre vase convenable, à l'arroser avec une certaine quantité d'eau chaude, suffisante pour la couvrir entièrement, et à l'y laisser tremper pendant quelques minutes, jusqu'à ce que le tout soit bien réchauffé. Puis on soutire l'eau et on répand sur le grain une petite quantité de goudron, que l'on a eu soin de chauffer préalablement pour l'éclaircir, après quoi on remue avec un bâton et le grain se couvre d'une légère couche de goudron ; enfin on saupoudre par-dessus du plâtre ou de la terre sèche, ce qui empêche les grains d'adhérer les uns aux autres et on remue encore." — J. D. S.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

I

Comment Rodolphe Mortagne sauva la vie à Jaguarita.

(Suite.)

"Je me retournai et fis un détour à gauche. Je me trouvai sur un rocher qui menait à la rivière par une pente douce très-escarpée.

"J'avais déjà heureusement descendu la moitié de cette route périlleuse tout en criant à mes compagnons d'approcher avec le bateau, quand une flèche m'atteignit à l'épaule.

"La douleur que je ressentis fut si aiguë, que je tombai. Mais heureusement, je ne perdis pas ma présence d'esprit, et ne lâchai pas Jaguarita.

"Afin de ne pas rouler sur la cime des rocs, je m'accrochai, par un effort désespéré, à une branche d'arbre, à laquelle je restai suspendu un moment au-dessus de la rivière.

"Dans cette position, je servis de point de mire aux flèches qui sifflaient dans l'air.

"Tout à coup la branche cassa et je tombai dans l'eau en tenant toujours Jaguarita d'une main crispée.

Cette dernière chute nous sauva.

"Lorsque nous remontâmes à la surface, le bateau n'était plus qu'à quelques pas de nous. On nous hissa à bord.

"Il était temps, car j'étais à bout de forces, et je m'évanouissais complètement.

— Et que devint Jaguarita ? demanda Varina.

— Je lui avais sauvé la vie, en retour elle sauva la mienne. La flèche dont j'avais été atteint était empoisonnée — le poison est partout à Java — La jeune fille à qui le plongeon qu'elle avait fait dans l'eau avait rendu la connaissance n'hésita pas à sucer le venin de la blessure, sans quoi je ne serais pas là à vous raconter mon histoire.

— Mais, reprit la belle italienne, Jaguarita, comme c'est, je crois, toujours la règle en pareil cas, est-elle devenue éperdument amoureuse de celui à qui elle doit la vie ?

Le sourire s'évanouit sur les lèvres de Rodolphe Mortagne et son front se contracta. Mais il n'eut pas la peine de répondre à cette question qui l'embarrassait autant qu'elle lui était désagréable.

Les deux autres personnages qui s'étaient tenus jusqu'ici à demi cachés par les rideaux de la fenêtre et qui avaient attentivement écouté l'aventure de Rodolphe, s'avancèrent en pleine lumière.

II

Il est question des gros chènes du ravin maudit.

Le capitaine Dauville, l'une des deux personnes que nous avons mentionnées à la fin du chapitre précédent, était un de ces hommes beaux, c'est vrai, mais insignifiants, du reste, et dont on peut faire le portrait en trois ou quatre mots.

Une figure souriante et toujours de bonne humeur, surmontée d'une chevelure abondante frisant naturellement, et séparée par une raie au milieu du front ; de gros favoris blonds dans lesquels venaient se confondre les bouts d'une moustache bien peignée, tel était, à l'extérieur, le capitaine Dauville.

Mais l'autre personne qui était près de lui, et qui n'était rien moins que Varina Rosato, belle-fille de Henri Delagrave, réclame une mention bien autrement importante.

Quoiqu'elle ne fut encore que dans sa dix-huitième année, Varina aurait pu être regardée comme type de la beauté méridionale.

Grande et admirablement faite, elle laissait lire déjà dans ses regards et dans sa démarche toutes les passions ordinaires aux Italiennes.

Ses mains petites et blanches auraient été enviées par une duchesse et ses pieds auraient certainement chaussé la pantoufle de Cendrillon.

Ses grands yeux qu'ombrageaient des cils longs et doux comme du velours semblaient parfois lancer des flammes.

Sa chevelure d'un noir de corbeau brillait à la lumière comme un acier poli.

La nature lui avait prodigné tous les trésors de la beauté, et cependant il y avait dans la personne de Varina quelque chose de terrible et qui fascinait tout à la fois. On eût dit ce charme que l'imagination des poètes a prêté à la belle Circé, une beauté impériale, mais qui vous attirait malgré ses airs de dédain.

— Monsieur Rodolphe Mortagne, dit-elle d'une voix sonore, qui aurait suffi seule à faire reconnaître son origine méridionale, est, ou du moins on le prétend, un artiste qui sait reconnaître la beauté partout où elle se trouve ; mais, à ses yeux, elle n'existe que parmi les blondes filles du Nord. Non autres, pauvres filles des climats du Sud, nous en sommes complètement privées.

Rodolphe s'inclina et sourit.

Sa voix parut rester calme, mais on lisait la colère dans ses yeux.

— Puis-je vous demander, mademoiselle, répliqua-t-il quel est celui qui vous a ainsi renseignée sur mon compte ? Je suis encore à apprendre à qui j'ai pu confier les secrets, soit de ma tête, soit de mon cœur.

— Oh ! je suppose que je suis le coupable, dit le capitaine Dauville. Mais mademoiselle tire d'immenses conclusions de très-petites prémisses. J'avais voulu seulement lui dire que vous étiez tombé éperdument amoureux, l'autre soir, de cette jolie fille chez Madame de Beauchamp.

— Vraiment ! fit madame Delagrave d'un air léger, quoiqu'on son front se contractât d'une manière visible. M. Mortagne aurait-il été atteint d'une autre flèche ? Le venin pourrait en être plus dangereux que celui dans lequel avait été trompée celle de l'Indien ; du moins, il ne serait peut-être pas aussi aisé de l'extraire.

— J'admire tous les genres de beauté, dit Mortagne d'un ton froid, qu'elles soient brunes ou blondes ; et celle dont il a plu au capitaine Dauville de parler, est, à mon avis, ce qu'il y a de plus parfait au monde.

— Elle est blonde, je crois, a dit le capitaine Dauville ?

C'était Varina qui parlait.

Elle fit cette question d'un air dédaigneux, et tout en prenant une fleur dans un vase posé sur la table.

— C'est une jeune fille douce, belle, c'est un ange ! répondit